

Les mouvements qui ont eu lieu ici le 12 germinal, dont vous avez vu les détails dans les gazettes, n'ont amené aucune suite fâcheuse ; les bonnes dispositions du général Pichegru et le courage qu'a déployé la Convention ont prevenu tous les malheurs. Depuis la reclusion des factieux, l'assemblée est calme et s'occupe sans distraction du bonheur public. La paix avec la Prusse est d'un heureux présage. Malgré la cherté du pain et le prix excessif des denrées, le peuple est calme : on a envoyé une force armée autour de Paris pour protéger les convois de farines qu'on arrête de toutes parts, sans cela le pain ne manquerait pas, il y a beaucoup de grain dans les campagnes. C'est la malveillance et le défaut de confiance des paysans dans les assignats qui font la disette.

On a donné hier au théâtre de la république la 2^e représentation d'*Abufar ou la famille arabe*, tragédie de M. Ducis qui étoit tombée à la première et qui s'est relevée avec succès. Il paroît cependant que cet ouvrage où l'auteur a volé de ses propres ailes est fort inférieur à ses autres ouvrages imités de Shakespeare ou de Sophocle. *Baptiste* est venu dire que la pièce étoit du citoyen Ducis, auteur d'*OEdipe à Colone* ! Concevez-vous une pareille bevue de la part d'un comédien ? Mais avec le public qui fréquente aujourd'hui les spectacles on peut tout se permettre, et n'y regarder pas de si près. Enfin M. Ducis a paru lui même en personne.

.....
Il ne paroît point de nouveautés vu la cherté du papier et de l'impression ; mais les anciens et beaux ouvrages sont hors de prix, tel qui valoit 2 louis coûte 800 l.

Salut et fraternité,

GRIMOD.

IV^e LETTRE.

Paris, 8 juin 1795, — 20 prairial, an III.

J'ai reçu dans son temps, Monsieur, avec le plaisir qui accompagne toujours tout ce qui me vient de vous, votre lettre du 18 floreal. J'ai tardé d'y répondre dans l'esperance de pouvoir